

UN PHILOSOPHE POLÉMISTE OU LA VIGILANCE DE LA RAISON

Yves LORVELLEC

Ambassade de France à Lomé¹

Résumé. – Une part importante des écrits de Bernard Jolibert est consacrée à la polémique avec l'idéologie pédagogique contemporaine. Remarquables de clairvoyance sur le fond, ces textes témoignent aussi d'une pratique exemplaire d'un genre philosophique considéré, à tort, comme mineur. Passion, générosité, foi en la raison en sont les traits dominants.

Abstract. – *The major part of Bernard Jolibert's writings is devoted to a questioning of the today's predominant educative ideology. Marked by a deep awareness of the matter, his studies also evince an exceptional teaching practice with a specific philosophical turn, a genre which has wrongly been considered as secondary. His ideas are pregnant with passion, generosity and faith in the power of reason.*

À côté de travaux universitaires d'une grande diversité (monographies, traductions, essais philosophiques, etc.), Bernard Jolibert a publié de nombreux articles sur différents sujets liés à l'actualité éducative. Ces textes, qui se distinguent par leur probité, leur clarté et leur fermeté, ont une vocation résolument polémique et leur ensemble constitue une critique très structurée de certaines tendances de l'idéologie pédagogique contemporaine.

Notre propos n'est pas de recenser et d'analyser la diversité des thèmes abordés par Bernard Jolibert, la matière est trop riche pour cette brève contribution, mais plutôt de montrer en quoi il les traite d'une façon exemplairement philosophique.

1. Philosophie et circonstance

Ces articles, qui s'échelonnent sur une trentaine d'années, portent, c'est la loi du genre, la marque des circonstances qui les ont inspirés. Ce n'est pas dire pour autant que ce sont des articles de circonstance – des articles dont la valeur de vérité est à rapporter au moment et au lieu où ils furent écrits. Ils témoignent, au contraire, d'une stabilité doctrinale qui traverse trois décennies sans varier d'un iota. Il suffit, pour s'en assurer, de relire, par exemple,

un article assez court, et au ton très vif, publié en 1983 sous le titre « Pédagogues et pédagogie » dans la *Revue de l'enseignement philosophique*. La thèse qui est soutenue est, jusque dans le détail, très exactement celle que l'auteur soutient encore aujourd'hui – à savoir que les « Pédagogues » travaillent à la liquidation de l'école publique².

Ce qui est daté dans ce texte, ce n'est donc pas l'idée exposée, c'est l'occasion qui a donné prétexte à son exposition. L'élément circonstanciel qui est à l'origine de cet article est, en effet, un sondage d'opinion montrant que la majorité des parents souhaiteraient confier leurs enfants à l'enseignement privé plutôt qu'à l'enseignement public, s'ils en avaient la possibilité. Les raisons de ce désaveu de l'école publique, y compris de la part de familles qui n'ont aucun attachement confessionnel, doivent être recherchées d'abord, selon Bernard Jolibert, « au sein du système éducatif lui-même », et notamment « dans l'insuffisance de la pensée qui lui sert de fil directeur ». Nous ignorons quel est l'état de l'opinion sur cette même question aujourd'hui et s'il serait susceptible de provoquer Bernard Jolibert à réagir. Le propre de l'opinion, c'est qu'elle n'est que le reflet de circonstances extérieures – d'où son inconstance, sa variabilité. Il en va de même de l'idéologie, qui n'est jamais que l'opinion sous une forme agissante et structurée. Une idée, au contraire, est immuable par construction puisqu'elle est une idée dans la mesure même où elle est universelle (valable en tout temps et en tout lieu). La distinction cartésienne de l'âme et du corps est une idée véritable, par exemple, en ce qu'elle nous permet, parmi d'autres choses, de penser les psychologies – de les juger – celles d'hier comme celles d'aujourd'hui ou de demain.

Bernard Jolibert, et c'est en cela qu'il est philosophe, pense par idées – par concepts pour reprendre la terminologie consacrée. C'est pourquoi sa réflexion sur l'école est soustraite à l'instabilité de l'opinion. Les concepts, comme nous l'a appris Kant, ne viennent pas de l'expérience. Tout au contraire, produits par la spontanéité de l'entendement, ils informent l'expérience et la jugent. Par conséquent, le philosophe n'attend pas des expériences pédagogiques en cours de par le monde, ou de l'évolution des techniques de communication, ou de toute autre variable historique contingente, qu'elles lui apprennent ce qu'est l'école. Il travaille à en déterminer le concept, lequel mesure et juge toutes les écoles possibles et imaginables – et fixe du même coup la norme sur laquelle cette institution doit se régler.

Bref, la constance qui caractérise les articles de Bernard Jolibert n'est pas d'ordre obsessionnel mais d'ordre conceptuel. Ce qui signifie que ce n'est pas par rigidité mentale ou attachement nostalgique à une école dite « traditionnelle » qu'il critique les orientations de la pédagogie contempo-

raine mais bien parce que celles-ci font un contresens absolu sur l'idée vraie de l'école, sur la finalité de cette institution humaine qui est d'instruire l'enfant des savoirs nécessaires à l'exercice de sa liberté.

2. Polémique et philosophie

Le terme de polémique a pris dans le vocabulaire contemporain une connotation politico-journalistique qui en réduit considérablement la signification. On entend en effet par polémique, désormais, un affrontement de positions sur une affaire publique, une guerre des mots dont la foule est l'arbitre et qui vise le plus souvent à déterminer (ou à éluder) la responsabilité d'un acteur social ou d'un parti. Le propre d'une telle polémique est d'être sans règle : il ne s'agit pas d'établir la vérité dans ses droits mais de vaincre la partie adverse.

La polémique, dans la tradition philosophique, désigne une pratique mieux circonscrite : son objet n'est pas le combat (*polemos*, c'est la guerre) mais le débat. D'une façon générale, un ouvrage, un article sont polémiques dans la mesure où ils établissent une thèse par le moyen de la réfutation d'une autre thèse (les deux thèses en question ne sont pas nécessairement contemporaines). Ce qui implique que la polémique est coextensive à la philosophie elle-même. Non seulement parce qu'elle est le mode de rencontre et de confrontation de thèses philosophiques différentes, mais surtout, et c'est le point qui nous intéresse ici, parce que la polémique est le mouvement même par lequel le philosophique se distingue du non-philosophique – de ce que l'on appelle depuis Platon, l'opinion, la *doxa*. La pratique socratique, par exemple, consiste le plus souvent à interpellier un représentant de la *doxa* (un sophiste, un rhéteur, un notable...) sur les sujets les plus variés (la justice, la vertu, le courage...) et à lui démontrer en le questionnant publiquement qu'il ne sait pas ce qu'il dit – qu'il est incohérent au regard des exigences de la pensée rationnelle (du *logos*). Depuis l'origine de la philosophie, l'un des objets de la polémique est de montrer à l'opinion qu'elle ne pense pas – qu'elle n'a pas d'idées, au sens propre du terme, puisqu'elle ne peut soutenir ses assertions devant le tribunal de la raison³. Ou encore, pour dire la chose autrement, l'opinion apprend de la critique philosophique que le consensuel et l'universel ne sont pas une seule et même chose, que ce qui est communément admis n'est pas vrai pour autant.

Il serait donc faux d'imaginer que la polémique appartient à un genre philosophique subalterne et inessentiel dont se garderaient les philosophes dignes de ce nom. C'est ainsi qu'une partie considérable des travaux de Kant,

philosophe qui n'est pas réputé pour ses complaisances à la facilité, est de caractère polémique. Les *Rêves d'un visionnaire*, par exemple, réfutent – et avec quelle vigueur ! – les élucubrations métaphysiques de Swedenborg ; quant aux *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine*, elles s'opposent avec beaucoup de clairvoyance aux thèses de Herder (qui fraient déjà la voie au nationalisme de la *Kultur*). Assurément, ces textes se distinguent des « grandes œuvres » de référence du philosophe allemand dans leur forme (moins technique) et dans leur objectif (plus ponctuel) ; mais, conceptuellement, ils ne se situent pas sur un plan inférieur.

Ces rappels un peu rapides sont là pour marquer qu'il est assez vain de se demander pourquoi un philosophe en vient au genre polémique dès lors qu'il est établi que la philosophie est polémique par nature, au moins dans certaines de ses dimensions. Toutefois, il faut soigneusement distinguer une pratique polémique de la philosophie, qui est parfaitement légitime, d'un engagement non philosophique du philosophe dans les affaires du jour. Dans le premier cas, le philosophe est dans son rôle ; dans le second, il s'égaré dans l'inconséquence intellectuelle. Ce qui arrive immanquablement quand il s'autorise à donner son avis sur des questions « polémiques » (au sens journalistique du terme) pour lesquelles il n'a aucune compétence particulière et où il se prononce donc avec la même futilité que l'opinion. Bernard Jolibert a toujours été extrêmement attentif à ne pas céder à la confusion de ces deux registres et à s'en tenir de façon exclusive au premier. Et c'est aussi pourquoi l'on peut dire qu'il est et demeure également philosophe quand il fait un cours, quand il traduit et commente le *De Magistro* de Saint Augustin ou quand il interpelle la *doxa* pédagogique : ce ne sont là que trois moments différents d'une seule et même pratique qui est la philosophie elle-même.

3. La philosophie de l'éducation et la *doxa* pédagogique

La difficulté rebondit, cependant, quand ce qui est en jeu, c'est la question de l'éducation. Il n'est aucun domaine de la réflexion humaine, probablement, sur lequel l'opinion ne s'estime plus spontanément compétente. Compétente parce que concernée. Nous avons tous été éduqués et, dans la mesure au moins où nous avons des enfants, nous sommes éducateurs. Et quand bien même nous n'aurions pas d'enfants, nous sommes impliqués dans une commune responsabilité du monde, pour parler comme Hannah Arendt, car nous devons à la fois protéger le monde contre la barbarie première de chaque nouveau venu et protéger les générations nouvelles de la violence du monde qui n'a pas égard à la fragilité de l'enfance.

Le philosophe de l'éducation, par conséquent, ne traite pas d'un objet neutre pour le corps social mais, tout au contraire, d'un objet surinvesti par les passions collectives. Comment l'éducation ne serait-elle pas une question conflictuelle pour les grandes croyances collectives, pour les idéologies sociales, politiques ou religieuses, puisqu'il en va, d'un même mouvement, de notre avenir commun et de l'idée que nous nous faisons de l'homme ?

Et ces passions redoublent de vigueur par le jeu des intérêts professionnels et économiques qui s'y engagent : le champ éducatif est toujours occupé, ou convoité, par des acteurs sociaux (institutions de l'État, syndicats, organisations corporatistes, organes de presse, éditeurs spécialisés, etc.) qui sont aussi les principaux producteurs de la *doxa* pédagogique dans ce qu'elle a de plus articulé. Les stratégies d'alliance qui se développent dans ce champ sont bien évidemment unanimement hostiles à une réflexion critique menaçante pour leurs intérêts⁴. D'où mille formes de résistance, des plus naïves au plus retorses, pour écarter la philosophie de ce qui doit rester à l'abri de ses questions indiscrètes. C'est ainsi, par exemple, que de prétendues « sciences de l'éducation » sont appelées à la rescousse pour pousser de plus en plus fermement la philosophie de l'éducation hors des institutions consacrées à la formation des maîtres.

L'argument invoqué est d'ailleurs toujours le même : la philosophie, c'est de la théorie – autant dire aussi peu que rien au regard de la pratique. Ce à quoi le philosophe ne manquera pas de faire observer que l'opposition de la théorie et de la pratique est la marque très sûre à laquelle on reconnaît le discours de la *doxa* ; laquelle n'est pas, malgré qu'elle en ait, la pratique, mais ce qui parle en son nom. La *doxa*, et du temps de Socrate déjà, ne peut maintenir son autorité qu'à la condition de se soustraire *a priori* à tout droit d'examen de la part de la théorie. Qu'elle accepte le dialogue et elle est aussitôt perdue. Car il apparaîtra aussitôt que la théorie n'est pas ce qui s'oppose à la pratique mais ce qui s'efforce de la penser ; que la théorie, c'est la pratique élevée au niveau de la conscience ; que c'est ce qui évalue et juge l'action – et ouvre par là même la possibilité de la redresser.

La théorie est redoutable pour les Pédagogues, en ce qu'elle risque à tout instant de faire apparaître en toute clarté qu'ils sont à la fois de faux praticiens et de faux penseurs. Est-il besoin de préciser que Bernard Jolibert, qui se soucie assez peu de plaire et dont les articles polémiques sont implacables, s'est attiré quelques solides inimitiés dans leurs rangs ? Un texte comme « L'éducation à la citoyenneté et les savoirs scolaires » publié dans *L'Enseignement philosophique* en juin 1998, par exemple, n'est rien d'autre, dans sa première partie tout au moins, que la mise à jour du verbalisme qui caractérise les instructions ministérielles aussitôt qu'elles relaient sans pré-

caution l'idéologie de ceux qui refusent de concevoir l'école comme un lieu de discipline pour l'esprit.

En résumé, la principale difficulté rencontrée par la philosophie de l'éducation dans sa polémique contre l'opinion tient à ce qu'elle est une branche de la morale. Pour reprendre la commode terminologie kantienne, ce dont elle traite *in fine* c'est la question de savoir ce que nous devons faire. C'est en cela qu'elle touche à un domaine où les positions sont toujours intéressées. L'opinion résiste doublement là où ne s'agit pas seulement de penser juste, mais de peser sur des décisions publiques qui auront un caractère normatif – qui auront force de loi.

4. L'individualisme philosophique

L'opinion ne pense pas, disions-nous. Certes, mais elle est agissante ; elle n'est même le plus souvent qu'un programme d'action – « des appétits avec des mots », disait Ortega y Gasset. Et c'est pourquoi le philosophe se sent tenu de la combattre. Il ne peut laisser courir les « idées courantes » dans une splendide indifférence dès lors que celles-ci produisent des effets dans le corps social. Car lui aussi est embarqué dans la responsabilité collective du monde que nous évoquions plus haut, avec Hannah Arendt. Cependant, sauf à se renoncer, il ne peut combattre qu'avec les moyens qui sont les siens et qui consistent, en tout et pour tout, en un usage réglé des pouvoirs de la raison visant à dissiper le faux et à établir, ou rétablir, la vérité dans ses droits. Il nous semble que telle est exactement la ligne qui guide Bernard Jolibert lorsqu'il s'engage dans la polémique : il n'intervient jamais que pour dégager l'idée vraie de l'école, chaque fois qu'elle est offusquée par l'idéologie ou la sottise.

Utopie ? Oui, en un certain sens. Car il ne fait pas de doute que si la critique rationnelle peut contribuer à rectifier ce qui n'est qu'une erreur, un fourvoiement involontaire du jugement personnel, sa prise sur une idéologie aussi massive que celle qui caractérise le discours éducatif contemporain est limitée. Pour dissiper complètement une illusion collective, encore faudrait-il avoir les moyens d'agir sur l'ensemble des causes qui contribuent à la produire. Il est évident, même pour qui n'est pas marxiste, que les facteurs économiques, mais aussi historiques, sociaux, politiques, etc., jouent ici un rôle, sinon déterminant, du moins essentiel. Mais qu'importe : le philosophe n'a de responsabilité propre qu'envers ce dont il a la charge – la vérité. Le mode d'intervention de Bernard Jolibert montre remarquablement ce souci de distinguer ce qui dépend de lui et ce qui ne dépend pas de lui, comme faisaient

les stoïciens. Ce qui veut dire encore qu'il ne se reconnaît de devoirs qu'envers lui-même. Il dépend de lui de dire le vrai quand il y a urgence à le faire ; il s'en fait aussitôt un devoir qui ne souffre aucun délai dans l'exécution. En revanche, il ne dépend pas de lui d'être entendu ; encore moins d'être suivi. Aussi fait-il assez peu de cas, en règle générale, de l'influence de ses écrits sur la conduite d'autrui.

Q'on observe la façon dont Bernard Jolibert entre dans un débat : elle est philosophiquement exemplaire, à tous les sens du terme, car c'est celle de la stricte vigilance critique. D'abord, il patiente (non sans mérite, car la patience ne lui est rien moins que naturelle...) ; il laisse dire : toutes les sottises ne méritent pas d'être réfutées et, grâce à Dieu, nombre d'entre-elles s'effondrent d'elles-mêmes. Ensuite, et de façon très soudaine, imprévisible parfois, il estime que la limite du supportable est atteinte et qu'il faut agir : il commet alors un article rapide, précis, incisif, qui fait place nette et rétablit la vérité – et il se retire aussitôt pour recouvrer sa liberté. Tout le contraire de ce que fait le philosophe engagé, qui se place à demeure au service d'une cause.

Le militant qui pensait avoir rencontré en lui un allié sera déçu. Pour Bernard Jolibert, s'allier, c'est déjà démettre le jugement de sa souveraineté ; c'est l'obliger à composer avec des calculs stratégiques ; c'est accepter, finalement, que la réussite soit le juge du vrai et du faux. C'est pourquoi, dès lors qu'il considère que la responsabilité de l'universel doit être assurée de façon personnelle, il n'est pour lui d'exercice de la pensée que solitaire. Ce n'est pas là, comme l'imaginent faussement ceux qu'il se plaît à exaspérer par ses intransigeances, la marque d'un individualisme pathologique incapable de se plier aux exigences d'une action commune mais celle d'un individualisme philosophiquement construit. D'où sa raideur : il engage des principes.

Cette remarque est confirmée par ce qui semble d'abord devoir la nuancer. On sait, dans la revue *Expressions* mieux qu'ailleurs, que Bernard Jolibert est quelqu'un sur qui l'on peut compter pour participer à un travail collectif, y compris pour assumer les tâches matérielles les moins gratifiantes. On sait aussi qu'il est (avec Jean Lombard) un directeur de collection qui, non seulement publie volontiers des ouvrages polémiques collectifs, mais qui les suscite et y apporte généreusement sa pierre : *L'École et l'autorité* est le dernier paru. Ces travaux démontrent, s'il en était besoin, que l'individualisme de Bernard Jolibert est exclusivement éthique et méthodologique. On trouvera toujours l'homme prêt à partager de grands moments d'amitié et de bonne humeur dans une entreprise commune. Mais les entreprises dans lesquelles il s'engage, et invite les autres à s'engager, ont ceci de commun qu'elles sont faites de contributions intellectuelles individuelles. Elles n'expriment pas la pensée d'un groupe, car pour lui les groupes ne pensent pas. Mais rien

n'empêche, en revanche – et c'est, nous semble-t-il, la conviction de Bernard Jolibert – qu'un regroupement de pensées, chacune parfaitement indépendante des autres, produise un ensemble cohérent, consonant, aurait-on envie de dire, à travers une variété de tons et de styles philosophiques. N'oublions pas que ce philosophe est musicien.

5. Passion et générosité

S'il est bien un trait remarquable dans les articles polémiques de Bernard Jolibert, c'est leur civilité. Bernard Jolibert n'attaque jamais les personnes, il réfute des idées – ou pour mieux dire, des apparences d'idées. D'où ce souci de s'en informer d'abord de première main, et de ne jamais caricaturer les positions qu'il discute. Il y a souvent du mérite. Par exemple, pour un article comme « Les sectes, l'école et la philosophie » (paru dans *L'Enseignement philosophique* en 2003), il est clair qu'il s'est obligé à faire des lectures dont la matière ne pouvait que lui répugner *a priori*. Car enfin, pour dire les choses rondement, il s'agissait en substance de s'instruire des progrès de la sottise. On remarquera, dans le même article, une connaissance rigoureuse des textes législatifs et réglementaires relatifs aux moyens de contrôle des organisations sectaires. Enfin, l'information sur certains aspects locaux du phénomène (tentatives d'infiltration des milieux éducatifs à la Réunion à partir de prétendues actions de formation) est des plus précises. Ceci pour dire que même dans un article comme celui-ci, où il s'agit avant tout de donner l'alarme, Bernard Jolibert ne s'autorise pas de la « justesse » de la cause pour se dispenser de produire faits et arguments avec toute la rigueur voulue.

Notons au passage, car ceci renforce une remarque faite plus haut, que le philosophe ne s'aventure pas ici hors de son champ de compétence. Il aborde très obliquement la question (philosophiquement intéressante, pourtant) de savoir ce qui distingue une secte d'une religion avant de la ramener dans le cœur de ce qui fait l'unité de ses travaux et de sa réflexion : c'est bien d'éducation qu'il est question une fois encore, et même de l'un des points sur lesquels l'idéologie pédagogique contemporaine se montre particulièrement mal inspirée – sa complaisance face aux thèses les plus irresponsables du relativisme culturel et moral. Derrière la question des sectes (circonstance qui suscite la réaction du philosophe de l'éducation) ce qui est en jeu, c'est la distinction entre ce qui, dans l'enseignement, enferme l'élève dans la particularité identitaire d'un groupe et ce qui l'ouvre à l'universel.

Le style d'intervention de Bernard Jolibert – dire le vrai pour contribuer à dissiper l'erreur, et rien de plus – implique un style d'écriture dont il faut dire

un mot et qui se résume à ceci : la clarté pour seule règle. Les articles sont relativement brefs ; la phrase est courte ; le vocabulaire est précis mais sans apprêt. Le jargon philosophique est exclu ; les images, dont les séductions un peu trop faciles écartent du concept, sont peu abondantes. Sur le plan strictement stylistique, les articles de Bernard Jolibert évoluent, au fil du temps, vers un dépouillement croissant. Nul signe de lassitude ou d'exaspération. L'auteur dit les mêmes choses, mais moins vite et moins fort. Les signes de ponctuation marquant l'ironie ou l'agacement disparaissent peu à peu (sauf erreur, pas un point d'exclamation dans l'article sur les sectes de 2003 alors qu'ils sont relativement abondants dans l'article sur les Pédagogues écrit trente ans plus tôt). Derrière tout cela, une grande force contenue. Celle d'une haute culture d'abord, qui ne cherche pas à intimider le lecteur, mais qui est convoquée avec parcimonie, et dans l'exacte mesure où elle est éclairante pour le sujet traité. Celle de la passion aussi, et l'on devine souvent que l'auteur retient sa plume devant les adjectifs ou les verbes qui l'emporteraient au-delà de la cible – et qui blesseraient.

Il ne s'agit pas seulement d'un calcul d'efficacité. C'est, ici encore, une position éthique qui est affirmée – une générosité première du philosophe qui commence par reconnaître l'autre comme son semblable avant d'engager le débat. Bernard Jolibert ne s'adresse pas à un adversaire à réduire mais à un homme qui, selon lui, est dans l'erreur et avec qui il faut donc faire d'abord amitié en s'efforçant de l'entendre. Aussi faut-il ramener la question, dans toute la mesure du possible, sur le seul plan de la raison, de ce que nous avons en commun et par quoi nous nous reconnaissons comme également capables d'accéder à la vérité. D'où une remarque qui complète ce que nous notions plus haut sur la façon dont Bernard Jolibert s'engage dans une polémique : il est très rare qu'il réponde à une réponse. En ce sens, rien ne lui est plus étranger que la polémique au sens le plus familier du terme. Sitôt dit ce qu'il y a à dire, il passe outre et désamorce ainsi tout risque d'escalade. Ce qui ne l'empêchera pas de reprendre l'argumentation, des mois ou des années plus tard, d'un autre point de vue.

Au fond, si choix méthodologique et parti pris éthique se renvoient constamment l'un à l'autre, c'est parce que Bernard Jolibert sait que la raison polémique se conquiert à chaque instant en se ressaisissant, en se refusant à l'emportement qui la submergeait d'abord. Il sait, en un mot, la violence des passions. Et cela, il est à parier qu'il ne l'a pas appris seulement de l'observation d'autrui.

Notes

1. Yves Lorvellec, conseiller des Affaires étrangères, est membre du GREPHE (Groupe de recherche en philosophie de l'éducation, IUFM de la Réunion) [NDLR].
2. Dans ce registre polémique, les « Pédagogues » (Alain ornait parfois le mot d'une majuscule ironique) désignent les idéologues et les décideurs en matière d'éducation ; il ne faut surtout pas les confondre avec les maîtres qui enseignent.
3. Faut-il préciser que l'opinion, ce n'est pas la pensée de l'autre, ou des autres ? C'est la mienne aussi bien ; c'est ce que je crois penser quand je ne pense pas encore ; la *doxa* est également première en tout un chacun et le philosophe n'échappe pas à la règle.
4. Jean-Claude Milner (*De l'école*, Seuil, 1984) a fait une analyse intéressante des convergences d'intérêts idéologiques et corporatistes qui ont produit progressivement, à partir de la fin de la seconde guerre mondiale, la *doxa* pédagogique contemporaine. La thèse gagnerait à être réexaminée avec les moyens d'une réflexion sociologique plus méthodique.